

entendu

extérieure. Vous avez une île de confession hindouiste, Bali, notamment. Il y a des zones d'influence certaines qui recoupent des réalités historiques et culturelles qui se sont construites au fil des siècles. Et Malte-Brun le pointait déjà. Bien sûr, il y a eu des retournements comme l'Indonésie face à la Chine. L'Indonésie et la Malaisie aujourd'hui se cherchent encore, ce n'est clairement pas stabilisé même si on a des lignes de force qui conditionnent dans une certaine mesure le comportement des politiques étrangères. ■

* Directeur de recherche au CERI-CNRS.

** Junior Fellow, Asia Centre.

*** Professeur des universités à l'Institut Catholique de Paris.

**** Directrice du programme Asie de l'institut Open Diplomacy (ENS de Lyon-Sciences Po).

Tribune libre

À propos de Jules Le Bigot, de son rapport à la Chine, et des figurines de bois de t'ou-Se-We¹

Par Christian Henriot, Ivan Macaux et Emmanuel Lincot

Emmanuel Lincot : Pourriez-vous nous rappeler la nature des relations entre la France et la Chine dans les années trente d'une part et celles entre la France et le Japon de l'autre ?

Christian Henriot : Les relations entre la France et le Japon dans les années trente reposent sur une base différente qui tient à la trajectoire différente des deux pays dans leur rapport aux pays occidentaux. Tout en étant des relations d'État à État, les relations franco-chinoises s'inscrivent dans le cadre des traités du 19^e siècle, traités « inégaux » qui se traduisent par l'attribution d'espaces réservés en Chine (les « concessions ») et un régime d'extraterritorialité. Le Japon, soumis aux mêmes conditions dans ses relations avec les puissances européennes, s'en est libéré au tournant du siècle passé (19^e-20^e). À l'inverse, il est devenu lui-même une puissance bénéficiant des mêmes avantages en Chine, avant d'exercer une politique d'expansion marquée, de manière croissante par la pression militaire, en complet décalage avec l'évolution des relations avec les pays occidentaux et la maturation vigoureuse du nationalisme chinois.

EL : Jules Le Bigot, alors commandant en chef des Forces navales d'Extrême-Orient est le premier militaire français à s'opposer à la puissance japonaise à Shanghai. Proche de l'ancien Président Paul Doumer, il est un pur produit de l'intelligentsia militaire républicaine. Y voyez-vous une forme de déterminisme social qui expliquerait notamment son choix de venir en aide aux populations sinistrées de Shanghai ? En d'autres mots : aurait-il fait preuve d'initiatives personnelles ou aurait-il exécuté les ordres qui lui étaient directement soumis depuis Paris ?

CH : L'amiral est allé à Shanghai dans le cadre d'une mission précise, celle de protéger les intérêts français, soit avant tout la Concession française et sa population, massivement chinoise. Il n'y est pas allé pour « s'opposer » à la puissance japonaise en tant que telle. Les forces militaires occidentales avaient une obligation de neutralité dans le conflit. En revanche, dans le cadre de sa mission, l'amiral Le Bigot a dû faire des choix, prendre des positions, et le cas échéant préparer ses troupes à des affrontements éventuels. Les échanges de télégramme avec le commandement japonais manifestent une ligne de conduite invariable. Les conditions locales, même avec le recours au télégraphe pour communiquer avec Paris, imposaient d'être réactif en temps réel. C'est la part d'initiative de l'amiral Le Bigot qui suit en effet une ligne qui lui est propre car il est alors, dans le cadre de la crise militaire, le plus haut responsable français à Shanghai. La part d'initiative exceptionnelle qui lui revient est certainement celle d'avoir placé le complexe jésuite de Xujiahui, situé en territoire sous juridiction chinoise, mais exposé à une occupation japonaise, sous protection militaire française et d'avoir érigé la zone en « zone militaire » protégée de toute présence militaire japonaise.

EL : L'orphelinat de Tushanwan qui offrira ces statuettes à Jules Le Bigot, en remerciement de son aide durant l'agression japonaise, était une institution fondée par les Jésuites. Pourriez-vous nous rappeler le rôle de cette institution dans l'histoire, celle des arts, chrétiens notamment, à Shanghai et plus généralement en Chine ?

CH : Le livre présente cet aspect du rôle de l'orphelinat comme lieu de formation aux arts occidentaux (par opposition aux traditions artistiques chinoises). La motivation initiale est celle de fournir aux églises de Chine les objets du culte et les décorations religieuses (peintures, statuettes, etc.). Mais à côté de cette activité principale, les Jésuites se sont intéressés à d'autres sujets relatifs à la culture chinoise et ont entraîné leurs pensionnaires sur d'autres « terrains » artistiques : statuaire chinoise (Bouddha, Confucius, etc.), pagodes miniatures, portails de vertu (il en reste un à Shanghai), maquettes de ville du Jiangnan et, bien sûr ces « scènes de la vie en Chine », présentées comme telles dans le catalogue de vente de l'orphelinat.

EL : Que reste-t-il aujourd'hui de cette institution à Shanghai ? Comptez-vous y exposer ces statuettes après l'exposition de Lyon ?

CH : Il en reste un musée, installé dans un ancien local du complexe jésuite (mais pas dans les locaux d'origine de l'orphelinat, vraisemblablement détruits). L'orphelinat lui-même a été fermé, de même que ses ateliers d'art, en 1960, mais la présence jésuite avait déjà été réduite à presque rien après l'expulsion des missionnaires étrangers et l'arrestation des prêtres chinois.

Ivan Macaux : Concernant une éventuelle exposition en Chine, nous sommes en contact avec différentes institutions à Shanghai, le musée de Tou Se We est une possibilité mais d'autres établissements sont également intéressés. Pour l'heure, rien n'est fait encore. Notamment en terme de financement, car l'opération nécessiterait sans doute l'aide de mécènes.

EL : Vous avez consulté les archives jésuites de Vanves. En quoi vous étaient-elles utiles pour comprendre l'histoire de ces statuettes ?

CH : Essentielles, car elles ont permis de reconstituer l'histoire des ateliers d'arts, d'identifier les productions, en particulier cette production particulière, non religieuse, et de collecter toute une iconographie sur l'orphelinat de Tushanwan. Elles ont permis aussi de souligner le très haut niveau artistique des productions, montées dans différentes expositions, y compris des expositions universelles.

EL : L'association d'un historien de la Chine et d'un journaliste est suffisamment rare pour être saluée. Comptez-vous porter ce sujet à l'écran, et en faire un ou plusieurs documentaires sur Jules Le Bigot plus particulièrement ?

IM : J'ai été contacté par plusieurs sociétés de production qui souhaiteraient réaliser un documentaire. Tout cela est très récent, et là encore, rien n'est fait du tout. L'idée a simplement été lancée. Mais dans l'absolu, on pourrait par exemple imaginer que certains des orphelins de l'époque de la malle sont toujours vivants, et auraient autour de 90 ans aujourd'hui. Les rencontrer serait sans doute très émouvant.

EL : Spielberg ou Londres ont décrit le Shanghai de l'entre-deux-guerres. Votre description propre repose sur un fonds de photographies particulièrement riche des petits métiers du Shanghai d'alors que vous reproduisez dans le vis-à-vis des statuettes découvertes en 2011. Comment vous est venue cette idée de contextualiser les œuvres de cette manière ?

CH : Dans mon travail d'historien, je me suis intéressé très tôt aux sources « non conventionnelles » de l'historien, en particulier la photographie. J'ai établi la première base de données de photographies historiques de Shanghai, intégrée depuis dans le projet Virtual Shanghai (<http://virtualshanghai.net>). La nature du « matériau » que représente la collection de figurines, notamment le grand nombre de scènes représentant des gens ordinaires, entrait naturellement en résonance avec le matériau photographique que j'ai collecté et avec mes propres centres d'intérêt de recherche, les gens ordinaires. ■

1. On lira avec profit le catalogue codirigé par Christian Henriot, Ivan Macaux : *Scènes de la vie en Chine. Les figurines de bois de Tou-Sè-Wè*, Paris, Equateurs, 2014. Une exposition de ces statuettes fut organisée au musée des textiles de Lyon.